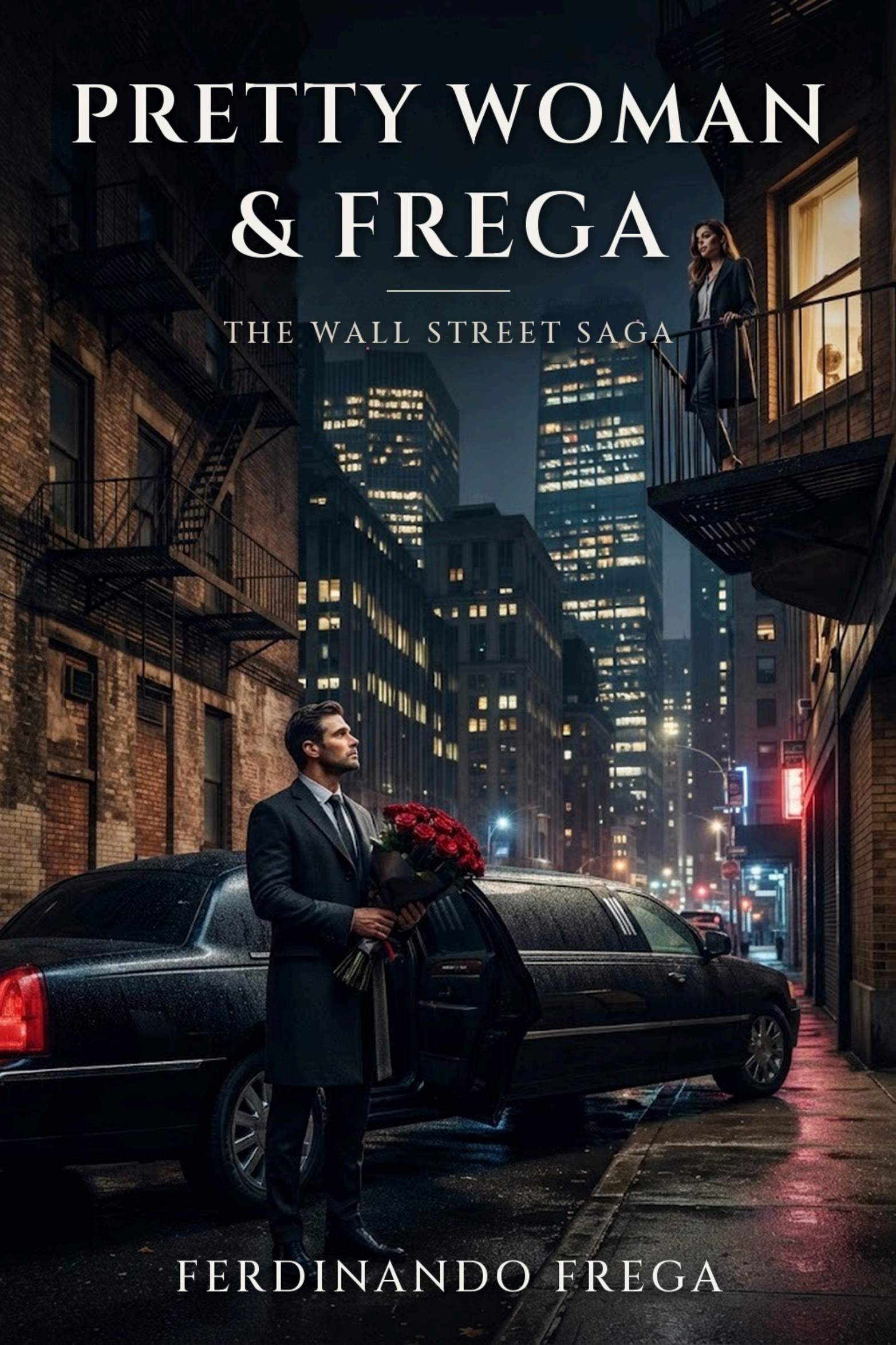
PRETTY WOMAN & FREGA

THE WALL STREET SAGA



FERDINANDO FREGA

Pretty Woman, Frega & Wall Street

La Saga Wall Street

Certains films deviennent des classiques. D’autres deviennent des miroirs.

Pretty Woman a fait les deux.

Des millions de gens l’ont regardé et y ont vu une histoire d’amour.

Je l’ai revu et j’y ai vu autre chose.

J’y ai vu un film sur la solitude déguisée en richesse.

Un film fait pour les rêveurs, surtout ceux qui ne sont jamais arrivés là où ils voulaient aller et qui ont trouvé refuge dans le fantasme plutôt que dans la réalité.

Avec les années, j’ai appris que les films ne livrent jamais leurs secrets dans l’intrigue. Le plus intéressant se cache dans les détails.

Edward Lewis est un titan de la finance.

Il peut acheter des entreprises.

Il peut acheter des hôtels.

Il peut acheter un étage entier d’un immeuble sans regarder le prix.

Et pourtant il n’arrive pas à trouver une femme.

C’est pour cela qu’il finit par en rencontrer une dans une rue de Hollywood.

Pas parce qu’il cherche du sexe.

Parce qu’il cherche du lien.

L’ironie en est presque douloureuse.

Plus il s’enrichit, plus il semble s’éloigner de la seule chose qu’il ne peut pas acheter.

On dit souvent que les femmes cherchent des hommes riches.

Je n’ai jamais constaté cela.

La plupart des femmes ne cherchent pas la richesse.

Elles cherchent la stabilité.

L’argent lui-même n’est le plus souvent qu’un outil.

De quoi manger sur la table.

La sécurité des enfants.

Une protection pour ceux qu’elles aiment.

Une femme pense en termes de personnes.

Un homme pense souvent en termes d’actifs.

Cette différence en dit plus long sur l’histoire humaine que la plupart des manuels d’économie.

Et puis il y a la suite du dernier étage.

La meilleure chambre.

L’étage le plus haut.

Le genre de vue dont les gens qui ont réussi sont censés profiter.

Sauf qu’Edward ne peut pas en profiter.

Il a le vertige.

Il possède le point le plus haut de l’immeuble mais ne regarde jamais vraiment dehors.

Je connais beaucoup de gens comme ça.

Ils passent leur vie entière à grimper.

Puis ils arrivent au sommet et découvrent qu’ils ont peur de la vue.

Plus tard, il avoue que racheter l’entreprise de son père lui a fait du bien.

Réfléchissez à cette phrase.

Un milliardaire qui s’achète du réconfort affectif.

Une acquisition d’entreprise utilisée comme thérapie.

L’entreprise n’a jamais été l’objectif.

L’objectif, c’était la sensation.

Le bilan n’était que le moyen de se l’administrer.

Vient ensuite mon moment préféré.

L’herbe.

Elle lui demande de marcher pieds nus.

Pas de conseil d’administration.

Pas d’avocats.

Pas de négociations.

Juste un homme qui sent la terre sous ses pieds.

Pendant quelques secondes, le grand prêtre de Wall Street renoue avec quelque chose de plus ancien que l’argent.

La réalité.

La nature n’envoie jamais de factures.

C’est pour cela qu’elle finit par manquer à tant de gens qui ont réussi.

La contradiction suivante est encore meilleure.

Il défend la dignité d’une femme qu’au départ il avait engagée.

Il affronte l’un de ses propres associés pour son honneur à elle.

L’homme d’affaires qui était entré dans cette relation en croyant que tout avait un prix découvre soudain que certaines choses n’en ont pas.

Le respect.

La dignité.

L’affection.

La confiance.

Les marchés excellent à donner un prix aux choses.

Ils sont très mauvais pour en estimer la valeur.

Le film aurait pu s’arrêter là.

La leçon était déjà complète.

Mais Hollywood comprend la faiblesse humaine mieux que la plupart des philosophes.

La réalité fait rarement salle comble.

Le fantasme, si.

Alors Edward revient avec des roses rouges.

La limousine arrive.

La musique monte.

Le conte de fées est livré pile à l’heure.

Et le public repart en croyant que l’amour a vaincu l’argent.

Je n’en suis pas si sûr.

Je crois que le film dure parce qu’il raconte une autre histoire.

Pas l’histoire d’une femme sauvée par un homme riche.

L’histoire d’un homme riche sauvé de lui-même.

Ce n’est pas un hasard si les hommes en costume hors de prix aiment ce film depuis des décennies.

Pas parce qu’ils rêvent de devenir riches.

Beaucoup d’entre eux le sont déjà.

Ils le regardent parce qu’ils soupçonnent qu’il doit y avoir quelque chose au-delà de la prochaine affaire, de la prochaine acquisition, du prochain bonus, de la prochaine victoire.

Ils continuent de chercher des preuves.

Pour beaucoup d’entre eux, Pretty Woman est une preuve.

Un fantasme de deux heures qui laisse entendre qu’il y a peut-être encore un être humain sous le costume sur mesure.

Alors, que reste-t-il une fois le générique terminé ?

Pas les roses.

Pas la suite du dernier étage.

Pas l’argent.

Pas même l’histoire d’amour.

Ce qui reste, c’est un constat simple.

Tout ce qu’un homme bâtit commence par une femme, quelque part à l’arrière-plan.

Une mère.

Une sœur.

Une épouse.

Une fille.

Une inconnue.

Et tôt ou tard, la vie a l’étrange habitude de le ramener à cette vérité première.

L’erreur, c’est de croire qu’elle s’achète.

Elle ne s’achète pas.

Le plus malin, c’est d’être attentif.

Et d’attendre.

Parce que les femmes ont un radar pour les cas particuliers.

La plupart du temps, elles les reconnaissent bien avant les hommes.

Ferdinando Frega

BLADEFREGA

La Saga Wall Street